

Paula Vásquez Lezama, *Le Chavisme : un militarisme  
compassionnel*

Dominique Vidal

---



Édition électronique

URL : <http://cal.revues.org/3706>

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique  
latine

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2015

Pagination : 166-171

ISBN : 9782371540682

ISSN : 1141-7161

Référence électronique

Dominique Vidal, « Paula Vásquez Lezama, *Le Chavisme : un militarisme compassionnel* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 79 | 2015, mis en ligne le 25 février 2016, consulté le 14 décembre 2016.

URL : <http://cal.revues.org/3706>

---

Ce document a été généré automatiquement le 14 décembre 2016.



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.

---

# Paula Vásquez Lezama, *Le Chavisme : un militarisme compassionnel*

Dominique Vidal

---

## RÉFÉRENCE

Paula Vásquez Lezama, *Le Chavisme : un militarisme compassionnel*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, coll. « Le (bien) commun », 2014

- 1 La politique menée par Hugo Chávez pendant quasiment quinze ans à la tête du Venezuela, de sa première élection à la présidence de la République fin 1998 jusqu'à son décès le 4 mars 2013, a eu un large écho au-delà des frontières de son pays. Elle n'a pourtant donné lieu qu'à peu d'analyses en exposant synthétiquement la genèse et les caractéristiques, comme le fait Paula Vásquez Lezama dans cet ouvrage qui combine harmonieusement format court et style incisif. Le propos de l'auteure ne manque toutefois pas d'ambition. Elle ne se contente pas d'étudier l'exercice que Chávez fit du pouvoir, mais pose la question de la nature du régime politique que le Président mit en œuvre dans le temps long de la politique vénézuélienne. Car, dès ses débuts, le projet politique de Chávez repose sur une idéologie, le « bolivarianisme », qui mobilise le culte civique rendu au héros de l'Indépendance, Simón Bolívar, mais dont le contenu s'ajuste en réalité aux circonstances, sur fond de dénonciation du néolibéralisme et de l'impérialisme étatsunien. Bien qu'il ait été élu à trois reprises – ce dont il tirait parti pour affirmer la légitimité de sa politique –, Hugo Chávez, montre surtout l'auteure, n'en a pas moins joué avec les principes de la démocratie, en asseyant son pouvoir sur les forces armées et les ressources d'intervention sociale que lui procure l'industrie pétrolière.
- 2 À partir d'enquêtes de terrain et d'une connaissance intime de la vie politique du pays où elle était étudiante quand Chávez accéda au pouvoir, Paula Vásquez Lezama s'emploie donc à rendre compte de l'effet sur le social d'une action politique militarisée qui affiche sa compassion pour les déshérités. Sa démarche emprunte à la fois à l'anthropologie et à

la science politique. Elle lui permet notamment, en suivant la caractérisation que Claude Lefort fait du théologico-politique, de mettre en relief la rencontre de la politique et de la religion lorsque Chávez, en laïcisant des schèmes chrétiens, assigne pour rôle aux militaires de se sacrifier pour la patrie. « L'enjeu fondamental de ce travail, écrit-elle, est le suivant : saisir l'impact de ce messianisme, de cette logique sacrificielle présente dans les Forces armées, corps actif dans la vie politique nationale, sur les institutions politiques et sur la vie quotidienne » (p. 16).

- 3 Une solide introduction de trente pages permet au lecteur de s'appropriier les enjeux théoriques et le contexte de la recherche. Elle commence par la mort d'Hugo Chávez et de ce qui se joue dans les semaines de son agonie, avant que l'élection à la présidence de la République de Nicolás Maduro, le candidat qu'il avait désigné, n'achève de cliver le Venezuela en camps farouchement opposés. Après avoir mentionné son intention de contribuer à l'étude de la démocratie en Amérique latine, elle réussit ensuite, succinctement mais efficacement, à rappeler les éléments de l'histoire du pays indispensables à la compréhension du moment chaviste. On ne saurait en effet saisir les discours et les actions de Chávez sans mentionner la mythologie épique qui entoure les généraux qui conduisirent le pays à l'indépendance. On ne saurait non plus comprendre la politique vénézuélienne sans évoquer l'importance du pétrole dans l'économie nationale, tantôt manne facilitant la légitimation des dirigeants, tantôt arme se retournant contre eux, quand le prix chute et qu'éclate la dépendance à ce qu'un ministre appelait l'« excrément du diable ». On ne saurait enfin analyser la politique d'Hugo Chávez sans rappeler les années 1980 et 1990 où, dans une période d'agitation sociale, de révoltes étudiantes et d'actions de groupes de guérilla, se forme l'idéologie des cadres chavistes. L'échec cuisant de la gauche radicale allait en particulier précipiter certains de ses militants dans les rangs de la révolution bolivarienne. Le coup d'État manqué de 1992 sera au demeurant, dans ce contexte, davantage perçu à gauche comme une action nationaliste répondant à une volonté de justice sociale que comme un projet porté par des militaires. L'opposition resta de même longtemps incapable de prendre la mesure du bolivarianisme, au fur et à mesure que le président Chávez imposait progressivement le militarisme aux Vénézuéliens. C'est d'ailleurs pourquoi Paula Vásquez Lezama considère que ce phénomène politique qui oscille « entre désir de justice sociale et autoritarisme, entre "démocratie participative" et caudillisme » demeure « insaisissable si on ne le regarde pas de l'intérieur » (p. 40).
- 4 Composée de trois chapitres, la première partie démontre que la place centrale donnée par le discours chaviste aux forces armées et au pouvoir exécutif date d'avant l'arrivée d'Hugo Chávez au pouvoir et n'est en fait qu'un projet politique ancien visant à empêcher les institutions civiles de contrôler les militaires. La répression par l'armée des émeutes populaires du 27 février 1989 – le *Caracazo* – qui, selon les sources, firent entre 227 et plus d'un millier de morts, après que le président Carlos Andrés Pérez a annoncé l'application de la politique préconisée par le FMI, constitue ainsi un élément central de la rhétorique de Chávez. Dès 1992, ce dernier se dissocie publiquement des généraux qui avaient commandé la troupe, pour mieux dénoncer le rôle de soutien d'un régime corrompu joué par l'institution militaire. La condamnation morale de ces exactions ne l'empêche toutefois pas de distinguer la figure du « bon pilleur », se révoltant logiquement pour mettre un terme à la faim imposée par la politique menée, et celle du « mauvais pilleur », opportuniste et malfaisant, que les militaires ont pour vocation légitime de combattre.

- 5 Les forces armées se virent donc très tôt investies par Chávez d'une fonction régulatrice essentielle pour servir ce que ce dernier considère être les véritables intérêts du peuple. Et il fut également vite entendu qu'aucun pouvoir civil n'eût droit de regard sur leur action, comme en témoignèrent les refus répétés du président Chávez d'accéder aux demandes des organisations de défense des droits de l'homme pour que soit mis fin à l'impunité des militaires impliqués dans le *Caracazo*. Car, pour Hugo Chávez, ce sont bien les militaires qui ont vocation à diriger la société, comme en atteste, une fois que Chávez eût accédé à la magistrature suprême, la promotion d'anciens frères d'armes à des postes à responsabilités. En 1992, nombre d'entre eux avaient d'ailleurs cherché à s'emparer du pouvoir par un coup d'État qui en conduisit certains à passer deux ans, avec leur chef, à la prison de Yare, avant que le président Rafael Caldera ne les amnistie. Ce mouvement né dans les casernes ne s'est pourtant pas arrêté là. Il devint, en 1997, un parti politique – le *Movimiento Quinta República* – qui mena Chávez à la présidence de la République. Entre-temps, le discours confus des militaires se fit plus clair et de nature à permettre l'identification de nombreux Vénézuéliens, après que certains secteurs de l'*intelligentsia* de gauche l'eurent doté de schèmes politiques facilitant la manipulation de symboles nationaux. Devenu président par la voie légale, Hugo Chávez organisa alors la militarisation progressive de la société, exaltant le « soldat bolivarien » prêt à se sacrifier pour la patrie. Dans un Venezuela où des années de crise avaient discrédité institutions et personnel politique, sa rhétorique vint combler un vide, au prix, certes, de l'immixtion croissante des militaires dans les affaires civiles.
- 6 Les coulées de boue qui, dans la nuit du 15 au 16 décembre 1999, firent plus de mille victimes et 200 000 déplacés dans l'État de Vargas et le nord de l'agglomération de Caracas, fournirent une occasion rêvée à ce projet de militarisation de la société. Le Président ne se contente pas de mobiliser l'armée pour répondre dans l'urgence à l'ampleur du désespoir entraîné par cette catastrophe naturelle – vite nommée la *Tragedia* – et aux pillages qu'elle déclenche ; il la met aussi à profit pour faire adopter des mesures d'exception qui renforcent le pouvoir de l'exécutif. Les forces armées s'en servirent pour mener des opérations de nettoyage social à la manière dont, une décennie plus tôt, opéraient les escadrons de la mort en Amérique centrale. Et, plus tard, c'est toujours au nom de l'impératif de lutte contre l'insécurité et de son sentiment de compassion envers les victimes que Chávez fait adopter une réforme constitutionnelle qui facilite le recours aux états d'exception. Cette politique, et c'est le paradoxe que relève Paula Vásquez Lezama, ne diminue nullement la violente criminalité. Tout se passe même comme si la construction d'un « État fort » avait eu pour conséquence de désorganiser davantage encore la société, en affaiblissant les institutions civiles en charge de la sécurité publique, tant le pouvoir sans contrôle laissé aux militaires s'accompagne d'exactions.
- 7 La seconde partie de l'ouvrage, constituée de quatre chapitres, repose sur l'enquête ethnographique que Paula Vásquez Lezama a menée entre 2000 et 2005 sur des familles sinistrées par la catastrophe de 1999. L'armée de terre ouvre alors plusieurs de ses casernes aux populations déplacées et sa présence à leurs côtés, hors des sites militaires, contribue à susciter un sentiment de sécurité dans un contexte de profonde désorganisation. Cette intervention des forces armées, qui fit un temps l'objet d'un consensus national, représente une étape importante de ce que l'auteure nomme la « militarisation compassionnelle » de la société sous la présidence d'un Chávez qui incarne plus que tout autre la figure du « soldat bolivarien ». L'intervention sociale décidée dans l'urgence et mise en œuvre par les militaires devient ensuite une action

publique permanente financée par les ressources tirées de l'industrie pétrolière. Hugo Chávez fait ainsi de la *Tragedia* le symbole de la rupture avec l'ordre ancien et érige les secours apportés aux sinistrés en acte de dignification (*dignificación*), qui en fait des sujets politiques de la rédemption portée par la révolution bolivarienne.

- 8 Passé le temps de l'urgence, la militarisation compassionnelle ne peut toutefois se prolonger sans remettre en cause les garanties démocratiques. La compassion, entendue au sens arendtien de sentiment de proximité éprouvé envers les souffrances d'autrui, se manifeste dans le Venezuela de Chávez au travers de la relation que l'autorité politique établit avec les victimes de la catastrophe et, plus généralement, les couches populaires, en mobilisant les forces armées. Dès lors, la subjectivation politique de ces catégories suppose qu'elles se placent sous la protection du Président et s'y assujettissent. Le rôle des forces armées se trouve par ailleurs redéfini dans la Constitution : les officiers obtiennent le droit d'exercer des fonctions à responsabilités dans l'administration, les civils peuvent se voir mobilisés dans des actions de défense de la nation et il est fait obligation à l'armée de mettre en œuvre des projets de développement. Cuba, dont les dirigeants entretiennent des relations étroites avec Chávez, exerce une influence patente dans ce processus qui voit la construction progressive d'organisations étatiques de contrôle de la société. Sachant dans ce cadre les risques d'une critique directe du pouvoir, les bénéficiaires de l'action sociale ne s'adressent plus au pouvoir que pour solliciter sa bienveillance et lui demander de répondre à leurs attentes. Le mode de gouvernement d'Hugo Chávez rencontre cependant vite des ratés qu'il ne peut pallier qu'en faisant preuve d'autoritarisme. Incapable de prendre en charge toutes les souffrances qui s'expriment, il en vient à conditionner l'assistance à un assujettissement absolu au régime et ne peuvent espérer bénéficier de l'aide que ceux qui livrent une présentation d'eux-mêmes ne laissant aucun doute sur leur adhésion à la mystique de la révolution bolivarienne.
- 9 À partir du cas de l'agriculteur Franklin Brito, premier mort de l'histoire du Venezuela à la suite d'une grève de la faim, Paula Vásquez Lezama revient en conclusion sur le type de relations que le pouvoir chaviste établit avec la population. Elle y montre que la compassion du régime chaviste s'exprime au détriment du respect de la légalité et que, corrélativement, l'appel aux droits de citoyens ordinaires, comme celui de cet homme privé de sa terre, ne rencontre souvent que le mépris ou la violence de ceux qui contrôlent les institutions. La prégnance du militarisme compassionnel dans la société vénézuélienne empêche de plus qu'une action comme celle de Franklin Brito rencontre un véritable écho auprès d'une majorité de Vénézuéliens qui ne comprennent que rarement la motivation de cette forme de protestation. C'est du reste un des principaux problèmes posés à la démocratie par le style politique de Chávez que d'avoir vidé de légitimité les revendications exprimées par rapport au droit et à la justice institutionnelle.
- 10 Quand il tourne la dernière page, le lecteur sort du livre de Paula Vásquez Lezama avec le sentiment de disposer des clés pour comprendre la politique vénézuélienne après le passage au pouvoir d'Hugo Chávez. Les qualités formelles de l'ouvrage n'y sont pas étrangères : son architecture équilibrée par de courts chapitres sert remarquablement l'argumentation dense. L'auteure tient, en outre, la gageure de présenter de façon distanciée un processus et des événements politiques qu'elle a personnellement vécus et, chose rare, transmet éléments de contexte et notes de terrain en évitant les longueurs. À cela s'ajoute la grande qualité du travail d'édition et d'iconographie.

- 11 Eu égard à l'intérêt de cet ouvrage pour les débats sur la démocratie et le populisme, on peut toutefois regretter qu'il ne s'engage pas davantage dans la comparaison avec d'autres expériences politiques, passées comme contemporaines. Le rapprochement avec le péronisme semblait pourtant aller de soi dans l'étude de la *dignificación*, quand on sait que les péronistes répétaient à l'envi que « *Perón cumple, Evita dignifica* ». La mobilisation de l'histoire nationale et de son panthéon de héros, ainsi que la militarisation mise en œuvre par un président élu issu des forces armées, aurait également pu donner lieu à une ouverture sur la Russie de Poutine. Mais l'absence de tels développements tient sans doute à des contraintes éditoriales qui, limitant le nombre de signes, ont imposé à Paula Vásquez Lezama de centrer son propos sur le Venezuela. Il n'en reste pas moins que, de ce point de vue, elle présente une analyse particulièrement convaincante du phénomène politique qui organise la vie du pays depuis plus de quinze ans.
- 

## AUTEURS

### DOMINIQUE VIDAL

Professeur, université Paris Diderot-Paris 7, Urmis